



FESTIVAL DES 3 CONTINENTS
nantes

19-26 novembre 2013

www.3continents.com



7 rue de l'Héronnière - BP 43302
44033 Nantes cedex 1

Responsable pôle publics : Guillaume Mainguet
guillaume.mainguet@3continents.com

Coordnatrice jeunes publics : Julie Brébion
sen@3continents.com
02 40 69 90 38

Le Festival des 3 Continents remercie pour leur soutien à ce programme le Conseil Général de Loire-Atlantique, la Ville de Nantes et le Conseil Régional des Pays de la Loire, ainsi que pour leur collaboration l'association Bul'Ciné, le CRDP des Pays de la Loire, l'Inspection académique de Loire-Atlantique.

création graphique : Chloé Bergerat

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Conçu par Guillaume Mainguet et Julie Brébion.

Textes « pistes pédagogiques » par Nicolas Thévenin.

LA FRONTERA INFINITA

DE JUAN MANUEL SEPÚLVEDA

SYNOPSIS PAGE 2

BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR PAGE 2

REVUE DE PRESSE PAGE 3

PISTES PÉDAGOGIQUES PAGE 4

PROPOS DU RÉALISATEUR PAGE 6



Biographie du réalisateur

JUAN MANUEL SEPÚLVEDA

Diplômé en cinéma à l'Université de Mexico, Juan Manuel Sepúlveda reçoit en 2006 le Prix Ariel du meilleur court métrage documentaire pour *Bajo la tierra* (*Sous la terre*). En 2008, son premier long métrage documentaire, *La Frontera infinita*, est sélectionné à la Berlinale et remporte le Prix Joris Ivens au Cinéma du réel. Directeur de la photographie sur *Año Bisiesto* (*Année bissextile*) de Michael Rowe, lauréat de la Caméra d'or au Festival de Cannes 2010.

LA FRONTERA INFINITA de Juan Manuel Sepúlveda

FICHE TECHNIQUE

Mexique · 2007 · Couleur · 90'

Documentaire · Espagnol · VOSTF

Titre original : *La frontera infinita*

Photo : Victor Davila, Juan Manuel Sepúlveda

Montage : Roberto Bolado

Son : Armando Narvaes

Ventes internationales : Mexican Film Institute

ALLER PLUS LOIN

Dossier pédagogique sur *Norteado*, film mexicain de Rigoberto Perezcano, conçu par Arnaud Héé dans le cadre du dispositif Lycéens et apprentis au Cinéma 2013-2014. Thème abordé : Frontières et migrations. À télécharger sur www.cnc.fr, espace ressource, dossier pédagogique.

Sujet thématique : la frontière

Article « Après la frontière interallemande - Regards géographiques »

Par Olivier Charlot sur *Trajectoires*, <http://trajectoires.revues.org/194>

Mexique/États-Unis : de la frontière intelligente au mur intérieur, par Emmanuelle Le Texier.

Extrait de *Politique étrangère* n° 4, hiver 2010
www.ifri.org/downloads/pe42010articlele-texier.pdf



Synopsis

Ils arrivent par dizaines de milliers, venant de divers pays de l'Amérique centrale. Les migrants traversent le Mexique avec pour seul but les États-Unis. Ils se tassent ici, attendent là, arrivent, repartent, déclinent leur identité, affirment leur détermination, dévoilent leurs craintes. Juan Manuel Sepúlveda, l'homme à la caméra patiente, construit le cours de son film par des récits mêlés, donne à voir la permanence de la terrible situation des migrants, où la violence pousse le rêve américain indéfinissable, celui qui se trouve toujours au-delà de la frontière.

Prix Joris Ivens lors du Festival Cinéma du Réel de Paris en 2008



REVUE DE PRESSE

Un mur entre les États-Unis et le Mexique par Colette Thomas
Extrait de l'article paru en octobre 2006 sur www.rfi.fr

La frontière entre le Mexique et les États-Unis a la réputation d'être la plus poreuse au monde. Le mur, dont le président Bush vient d'autoriser la construction, aura pour ambition de dissuader les clandestins de tenter le passage vers le Nord. Cette barrière entre les deux États ne sera pas continue. Trois morceaux seront construits pour contrôler environ le tiers du tracé limitant les deux pays : 1 132 kilomètres sur une frontière totale de 3 141 kilomètres entre les États-Unis et le Mexique. La section la plus longue de ce mur sera d'environ 500 kilomètres entre la ville de Douglas (Arizona) et celle de Calexico (Californie). Des pans de mur en béton alterneront avec des clôtures en métal ou des barbelés. Des barrières amovibles, des postes de contrôle supplémentaires, matérialiseront la frontière à la limite des États américains les plus sollicités pour tenter la traversée. Le mur, appelé «barrière» par l'administration Bush, sera surveillé par des caméras, des satellites et même des drones, ces avions sans pilote habituellement utilisés dans les conflits ou les opérations de maintien de la paix. [...] Le président Bush reconnaît que le problème de l'immigration clandestine ne sera pas réglé par une approche uniquement sécuritaire. Mais le Congrès ne veut pas d'une telle mesure même si bon nombre de politiciens républicains reconnaissent qu'une attitude plus généreuse serait bien perçue par une communauté hispanique de plus en plus influente, sans parler des patrons ayant besoin de main-d'œuvre pour les travaux les plus rebutants. «*Cette initiative d'ériger un mur sur la frontière entre nos deux pays ne règle rien*», a déclaré le nouveau président mexicain, Felipe Calderon,



qui va prendre ses fonctions le 1^{er} décembre. Réagissant au cours d'un voyage au Canada, Calderon a comparé l'initiative américaine à la construction du mur de Berlin. «*L'humanité a fait une erreur avec le mur de Berlin. Et les États-Unis font également une grande erreur en érigeant un mur entre nos deux pays*», a poursuivi le futur chef d'État. «*Quatre cents personnes sont mortes l'an dernier en tentant de franchir cette frontière et la construction du mur conduira à une augmentation du nombre de décès*», a-t-il poursuivi. «*Il serait beaucoup plus utile, pour la question de l'immigration, de construire un kilomètre d'autoroute que dix kilomètres de mur à Sonora (ouest du Mexique)...cela va coûter cher, très cher aux contribuables américains*». [...]

PISTES PÉDAGOGIQUES

La frontière entre les États-Unis et le Mexique, et plus spécifiquement le passage de celle-ci, a régulièrement irrigué l'imaginaire du cinéma nord-américain (l'exemple le plus célèbre étant le plan-séquence inaugural de *La Soif du mal* d'Orson Welles) jusque dans quelques occurrences récentes, qui témoignent de son importance plastique autant que politique et symbolique (*No Country for Old Men* de Joel et Ethan Coen, *Trois Enterrements* de Tommy Lee Jones, *Nortéado* de Rigoberto Perezcano – inclus cette année au dispositif *Lycéens et apprentis au Cinéma*, ou encore, dans un autre registre, *Le Jour d'après* de Roland Emmerich, dont le scénario catastrophe conduit à un renversement ironique de la situation géopolitique réelle, en mettant en scène une émigration massive des états-uniens vers le Mexique).

Dans *La frontera infinita*, Juan Manuel Sepulveda se place du côté du territoire mexicain. Il amorce son film par l'évocation plein cadre de la mort et procède ainsi à une immersion totale au sein des différentes réalités engagées par le phénomène de l'émigration vers les États-Unis. Approche de terrain, dédiée à « tous ceux qui traversent », *La frontera infinita* documente une situation en même temps qu'elle sonde une certaine réflexivité des migrants. La forme de l'entretien gagne donc par touches et permet un aller-retour entre l'évocation de l'émigration en termes de flux et son incarnation singulière. Chaque personne décrivant furtivement son parcours et ses motivations est un cas particulier. Ponctuellement, le film capte aussi des échanges sur le positionnement politique des États-Unis à l'égard du monde, dans une convocation de noms fantasmatiques (George Bush Jr., la CIA, Ben Laden).

Si la parole naît par à-coups, rarement déployée sur la durée, c'est car la posture des protagonistes suscite son apparition. *La frontera infinita* vise ainsi à filmer un certain nombre de figures de l'attente : hommes, femmes, adolescents, dont les corps incarnent souvent la fatigue ou l'hébétéude. Dans certains contextes, Juan Manuel Sepulveda use de cadrages et de procédés signifiant sans ambiguïté que cette zone de l'entre-deux est proche d'un univers carcéral (notamment en barrant le premier plan par des grillages).



Figures de l'attente



Espace carcéral



La frontera infinita s'ouvre sur un long plan panoramique, de gauche à droite, visant à circonscrire le mur en construction le long de la frontière ; or, il est impossible d'en percevoir le début comme la fin (le film répétera ce procédé à plusieurs reprises, notamment sur la forêt et le désert d'Arizona). L'infinité est donc littérale, synonyme de complexité, et pour permettre de saisir cependant certains enjeux de l'émigration, Juan Manuel Sepulveda pose une voix off, avec parcimonie. Cela lui permet notamment d'énoncer les questionnements qui sous-tendent son film, stipulant que dans la formulation de celles-ci réside déjà l'impossibilité d'y répondre. Il s'agit de l'une des rares interventions directes du réalisateur sur son film, à laquelle s'ajoute de micro-ellipses fictionnelles (les protagonistes qui disparaissent en fondu pour réapparaître quelques centaines de mètres plus loin) et une musique passablement dramatisante.

Questionnant les perspectives des migrants, le réalisateur déploie à l'écran une logique graphique. Elle vise à représenter à la fois l'infinité de la frontière autant que le caractère visiblement inaltérable de la volonté des protagonistes à la franchir (et ce jusque dans l'irrationalité de ce projet, notamment lorsque le film semble digresser en s'attachant aux amputés, pour mieux dire la dangerosité et la fatalité de ces tentatives). Qu'ils soient originaires du Mexique, du Honduras, du Nicaragua ou du Salvador (le Mexique est également un pays de transit sur toute sa latitude), les migrants sont confrontés aux lignes de fuite que constituent les voies de chemin de fer et les fleuves.



Infinité et lignes de fuite



Le train dans tous ses états

Le train est, en dernier lieu, le motif central de *La frontera infinita*. Son défilement occupe l'un des premiers plans du film, puis un long travelling latéral un peu plus tard, et referme le film jusqu'à sa disparition hors-champ. Objet de l'attente de la plupart des protagonistes, il est

aussi brièvement situé dans l'histoire mexicaine grâce à quelques images d'archive. Ce sont à la fois son imaginaire et sa fonction qui sont exposés, au sein d'un film qui n'en perd jamais la trace.

PROPOS DU RÉALISATEUR

Recueillis par Gaia Guasti, extrait du *Journal du Réel*, numéro 5, mars 2008



Chaque année, le gouvernement mexicain arrête et expulse des centaines de milliers de migrants d'Amérique Latine en route vers l'Eldorado nord-américain. Guatemala, Salvador, Honduras... bien avant le Rio Bravo, les frontières se multiplient.

Au début de ton film, l'on découvre un très beau plan sur le mur de séparation entre les États-Unis et le Mexique. Nous sommes habitués à considérer cette frontière – entre Nord et Sud – comme celle où commence la migration. Et puis, peu à peu, nous changeons de perspective : ce même mur devient le but à atteindre, la destination. Il y a là une question majeure, politique et cinématographique : celle du point de vue.

Il existe énormément de films sur la migration. En tournant *La Frontera infinita*, j'ai croisé au moins cinq autres équipes ! Mais on regarde toujours le phénomène d'en haut, dans tous les sens du terme : « voyons un peu les migrants ». On n'est jamais avec eux. Alors oui, la question du point de vue est centrale dans le film, avec celle de l'engagement éthique. La majorité des réalisateurs oublie le fait que le cinéma, avant d'être une œuvre esthétique, est une œuvre éthique. Il y a beaucoup de films sur la migration qui exploitent une veine sentimentale, misérabiliste, le mélodrame. J'ai voulu parler des migrants sans les criminaliser et sans les rendre victimes non plus. Chaque migrant est un noeud de contradictions, aussi complexe que n'importe qui. Pourquoi le réduire à une catégorie ? Nous sommes tous des migrants, non ?

Comment as-tu réussi à établir une relation de confiance avec les personnes que tu filmais ?

D'abord, j'ai dû leur prouver que je ne travaillais pas pour la télévision et que le film allait avoir une distribution limitée. Evidemment ils avaient peur que les autorités ou leurs familles les reconnaissent à l'écran. Je leur ai aussi assuré que je n'allais pas gagner beaucoup d'argent avec ce film. Ce qui est le cas ! Tu ne vis pas en faisant des documentaires au Mexique, c'est impossible... Et puis, ils

ont vite compris que ça ne m'intéressait pas de leur faire dire ce qu'ils ne souhaitent pas livrer. Il y avait des femmes qui refusaient au début qu'on voie leur visage car elles pensaient que je voulais qu'elles racontent comment elles avaient été violées au cours du voyage. J'ai tenté d'établir une relation d'égalité, d'enlever à la caméra son « aura » de pouvoir. Et je les ai vus changer de comportement avec moi : ils ne parlaient plus de la même façon, ils racontaient des blagues, ils faisaient à manger. Finalement, très peu de migrants ont refusé d'être filmés.

Le film se construit autour d'une multitude de personnages, que l'on croise chemin faisant...

Il y a une tendance en documentaire à vouloir dénicher à tout prix des personnages « extraordinaires ». Tout le monde cherche les endroits les plus bizarres, les gens les plus extravagants, et l'on oublie que le cinéma peut se contenter de la vie elle-même, des gens ordinaires aussi. J'ai préféré structurer le récit à partir non d'une personne, mais de plusieurs expériences. On a construit le montage non pas sur les gens, mais sur les lieux, sur l'avancement du voyage.

J'ai été très frappée par ta façon de filmer les corps, le temps, l'attente. Comme si la migration était faite plus d'immobilité que de mouvement.

Pour moi c'était très important de témoigner du terrible « poids du temps » qu'implique la migration. Il faut attendre un train pendant des jours et des jours, sous la menace de la police qui rôde. L'attente est très angoissante. Je voulais qu'on ressente physiquement comment le temps « respire » dans ces moments-là. Quant aux corps, tellement exposés, mortifiés, c'est là où tu peux voir les ravages de la migration tout de suite, du premier coup d'oeil.

Où commence le voyage... où se termine-t-il ?

Il ne se termine jamais. Tu es un migrant à vie, même si tu arrives à passer la frontière, à t'arrêter. Et même si tu reviens chez toi, tu continues à être « le » migrant, car les tiens vont te condamner : tu n'y es pas arrivé.